

Chapitre I

Gabrielle enfile sa robe de chambre, noue la cordelette tressée autour de sa taille et descend au rez-de-chaussée. Les marches sont raides et ses paupières encore lourdes de songes. Au bas de l'escalier, elle s'arrête, éblouie, s'appuie contre le chambranle de la porte, écarquille les yeux. Le soleil. Quel paillard! Il s'adonne à une véritable orgie, rafle tous les objets, les entraîne dans ses débordements, lèche les murs saumonés. Le soleil. Elle sourit et pénètre dans la cuisine pour préparer son café. Cet arôme, toujours une émotion. La vie qui affleure. Des millions d'êtres, comme elle, au seuil d'une nouvelle journée. Une odeur fraternelle.

Avant de remplir sa tasse, elle s'approche tout doucement de Galipette lovée dans son panier, s'agenouille auprès d'elle. Au coin de sa babine, un filet de bave. La gorge de Gabrielle se serre. Galipette est vieille. Elle cherche trop souvent à l'oublier.

Elle quitte la cuisine sur la pointe des pieds, sa tasse à la main. Dans la salle à manger, le soleil vient de terminer ses frasques. À pas lents, Gabrielle se dirige vers le grand miroir aux angelots potelés. La nuit s'écarte peu à peu d'elle. Elle la sent glisser le long de son corps, de ses hanches. Elle vérifie son visage assoupli par la lumière, dépose sa tasse sur la chemi-

née de marbre, efface sa ride du lion, remodèle l'ovale de sa figure. Sa coquetterie la fait sourire. Elle relâche sa peau tendue comme la membrane d'un tambourin. Dans quelques mois, elle aura quarante-cinq ans.

Au salon, elle écarte le voilage de la fenêtre. Les roses précoces, surprises par le froid, baissent la tête. Elles ressemblent à des choux flétris. Au fond du jardin, le cèdre se déhanche et le pin s'épanouit, plus vigoureux que jamais, derrière le muret aux balustres de pierre moussue. Entre elle et lui, un lien, une histoire d'amour. Un arboriculteur l'avait déclaré irrémédiablement perdu. Son pin. Ne plus voir sa couronne régner sur les hivers trop longs ni entendre craquer ses pommes pendant l'été... Elle s'était mise à lui parler tous les jours, se souvient-elle, pendant des mois. Elle aime à croire aujourd'hui qu'il a survécu un peu grâce à elle.

Bientôt le printemps, se dit-elle en abandonnant le voilage. Encore quelques minutes et elle ira faire sa toilette. Pour une fois, le bureau attendra. Elle s'assied sur le canapé, appuie sa tête contre le dossier, laisse vagabonder son esprit et pense au texte qu'elle doit terminer.

Elle s'offre rarement le luxe de traîner ainsi, mais ils se sont couchés tellement tard. Ils sortent beaucoup. Trop à son gré. L'impression que son existence part en fumée dans toutes ces mondanités. On se plaît à les inviter, Alain et elle. Ils sont partout à leur aise. Avec eux, on ne s'ennuie jamais. Elle-même reçoit souvent. Les soirées qu'elle organise sont toujours très animées. Autour de la grande table de bois blond, à la clarté des bougies, on se prend pour des magiciens, on réinvente le monde. Et elle sert, dessert. À force de sortir, d'inviter, de butiner la vie des autres, elle a le sentiment de plus en plus aigu de perdre contact avec la sienne.

Soudain, un choc. Elle sursaute. Ce fracas... La chatte! imagine-t-elle. Comme le bruit semble venir du jardin d'hiver, elle traverse le salon. C'est alors qu'elle aperçoit un oiseau. Qu'a-t-il à se jeter ainsi contre la vitre? Angoissée, elle tente de le chasser. Sans succès. Quel présage contient donc l'affolement de cet étrange oiseau qu'elle ne peut identifier et qui vient battre à cette fenêtre? « Va-t'en! » lui lance-t-elle avant de quitter la pièce. Elle songe à ce document à finir au plus vite.

Le bureau de son mari – conseiller en gestion d'entreprise –, pour qui elle travaille, se situe à quelques minutes de la maison. Tout en conduisant, elle essaie de se concentrer sur le texte destiné à établir les buts d'une société qu'Alain a rachetée. Mais les idées lui résistent. Cet oiseau a semé le trouble. L'impression qu'il se cogne partout dans sa tête.

À peine franchi le seuil du bureau, elle se sent délivrée de l'intrus. Travailler au sein d'une équipe a toujours été pour elle une nécessité. Elle a besoin d'un cadre professionnel, d'une structure, faute de quoi elle se disperse en vagabondages intérieurs. Alain n'est pas là. Le temps de jeter un rapide coup d'œil aux messages téléphoniques, de s'assurer du bon déroulement des opérations et elle précise, à la ronde, qu'elle ne veut être dérangée sous aucun prétexte. Puis, elle s'enferme dans le bureau, ouvre son dossier. Des feuilles s'en échappent qu'elle s'empresse de ramasser. Elle s'installe enfin, mais la concentration lui fait défaut. L'image de l'oiseau resurgit. Elle aimerait consulter ce livre d'ornithologie sur un rayon de la bibliothèque; pourtant elle se ravise et plonge dans ses notes. Il lui faut désormais trier, ordonner ses arguments. Construire le texte. Faire un travail rationnel. L'oiseau réapparaît cependant dans son imaginaire. Il lui pique les mots, confectionne des guirlandes.

des de phrases, les lâche dans le ciel. C'est exaltant. Et au moment où elle s'y attend le moins, les idées s'organisent à sa grande satisfaction. Une heure passe. La feuille est pleine, le plan, ordonné. Il suffira de polir le texte.

* * *

Elle quitte le bureau satisfaite de l'avancement de son travail et va rejoindre une amie à Genève pour le déjeuner.

Le temps a viré. Des nuages à la chair épaisse et grise se vautrent dans le ciel. Quelques mouettes tournoient au-dessus du lac, déchiquetant l'atmosphère de leurs cris. Le quai Wilson, ses murs crénelés d'autres mouettes, ses forêts de mâts, les moignons des platanes. Et le Salève, cette montagne qu'elle abhorre, plus calviniste que Calvin lui-même, pesant de toute son intolérance sur la cité. Dire que certains font l'apologie de cette montagne. Salève ou pas, elle ne s'est jamais sentie en accord avec cette ville. Genève. Heureusement, il y a les étrangers, ces différentes nationalités qui se côtoient, cet apport d'oxygène qui sauve de l'asphyxie, cette diversité qui oblige sans cesse la ville à repousser ses limites. Malgré cela, Gabrielle s'y sent à l'étroit, comme affublée d'un vêtement usagé.

Sylvie et son attelage de chiens débouchent du coin de la rue. Dès qu'ils aperçoivent Gabrielle, les animaux tirent plus fort sur leur laisse. Le restaurant italien où les deux amies ont convenu de déjeuner est bondé. Elles se frayent un chemin parmi les clients. Des mains se tendent pour effleurer, au passage, la toison des chiens.

Tandis que le serveur s'active autour d'elles, chacune vide son sac de ses maux professionnels. Ensuite,

elles en viennent à l'essentiel, à toutes les ambitions, à tous les rêves irréalisés qui les hantent l'une et l'autre depuis que l'âge a fait sournoisement irruption dans leur vie. La quarantaine dépassée, elles ont toutes deux le sentiment de ne pas vraiment vivre en accord avec elles-mêmes, un peu comme si le bonheur n'avait pas encore frappé à leur porte. Et pourtant. Toutes deux ont vécu une vie riche en événements que beaucoup envient. Néanmoins, ni l'une ni l'autre n'a bénéficié d'un parcours facile. Sylvie, issue d'une famille très stricte, a eu du mal à s'imposer. Quant à Gabrielle, elle a subi un tel enfer familial après le divorce de ses parents qu'elle n'a jamais réussi à prendre son envol. Aucune des deux n'a souhaité avoir d'enfants. D'abord, il leur faut accoucher d'elles-mêmes. À défaut d'enfants, elles s'occupent de leurs maris, les aident à se forger, jouent les « managers » dans les coulisses de leurs exploits. Absorbés par leur carrière, trop souvent absents, les maris en question laissent derrière eux un manque qu'elles remplissent à ras bord de rêves. Une faille, un instant d'inattention et l'image du prince charmant s'y faufile en passager clandestin. Tendues de désirs, drapées dans leurs fantasmes, elles dérivent vers des chimères. Grâce à leur bon sens, elles échappent toutefois de justesse au naufrage et, faute d'odyssée, elles reviennent sur la terre ferme et scrutent l'horizon, tout en sachant que le bonheur consiste à ne rien attendre, ni de la vie ni de personne. Et elles n'en finissent pas d'osciller entre des illusions qu'elles ne veulent pas lâcher et une sagesse qu'elles jugent prématurée.

Au cours du repas, Gabrielle est tentée de parler de l'oiseau à son amie, mais elle s'abstient. Cacher quelque chose à ses intimes n'est pas dans ses habitudes. En général, elle déteste cacher. On l'avait trop fait, quand elle était petite, pour l'épargner. Et après?

Après, la vie vous saute à la gorge.

Sans qu'elle comprenne pourquoi, le besoin de préserver son jardin secret l'emporte. D'habitude, c'est le strip-tease, la mise à nu. Elle dévoile tout. Pas la moindre protection, pas la moindre barrière. Les portes, toujours ouvertes. Dès lors, comment s'étonner qu'on pénètre dans son intérieur comme dans un moulin? On va, on vient, on se sert, on piétine, avec son accord toujours, sa bénédiction parfois, et la voilà dévalisée, pillée jusqu'au dernier sentiment, le cœur sur la paille. Ne reste plus que sa confiance en la vie pour l'extraire de son inconfort.

« Tu verras, dit-elle à Sylvie, les joues roses d'excitation, je suis sûre que nous sommes, l'une et l'autre, au seuil de quelque chose d'important. »

Elle a le don de convaincre. Son amie sourit, acquiesce.

Sous la table, les chiens s'impatientent. Gabrielle consulte sa montre. « Deux heures! Il faut que je m'en aille! »

Elle demande l'addition. Humant le départ, les chiens se sont levés et tournent sur eux-mêmes sous les yeux de quelques clients qui considèrent ces girouettes de poils d'un regard amusé. Avec eux, impossible de passer inaperçues.

* * *

Ce texte à terminer pour ce soir. Elle a déjà bien avancé, mais elle panique à nouveau. Ne plus trouver les mots, ne plus être capable. Grande travailleuse, elle déteste toutefois écrire sous la pression du stress.

Au sortir de la ville, elle se sent mieux. Pour se rendre au bureau, on ne quitte pas la route principale. Elle préfère bifurquer, prendre les petites routes, histoire de passer devant la maison. On ne peut appe-

ler cela un détour. À peine une ou deux minutes de plus. C'est ainsi. Une manie. Un besoin de s'assurer que tout est en ordre.

Elle longe la voie ferrée, monte en direction des bois et tourne le long de la haie. D'abord le pin et ensuite la maison qu'elle voit s'élancer à l'assaut du ciel. Toujours ce petit choc, ce léger coup au cœur, même après dix ans. Une maison du début du siècle, tout en hauteur, qu'elle et son mari ont acquise à leur retour d'Arabie saoudite. La maison dont elle n'avait cessé de rêver, avec ses balconnets torsadés, ses multiples vérandas et ce jardin à l'ancienne, planté de vieux arbres, ses treilles, ses buissons d'hortensias, ses roses trémières.

Au passage, elle ralentit, grappille quelques images : la terrasse du premier étage d'où émergent branchages et feuilles de lorelles, les fenêtres encadrées de brique rouge, la voûte de lierre au-dessus du portail, logis et garde-manger des merles.

Au bureau, un mot d'Alain. Il l'informe qu'il ne rentrera pas dîner ce soir. Des clients de dernière minute. Une chape de tristesse lui tombe dessus. Elle s'assied, demeure un moment immobile, le regard fixé sur la paroi où sont épinglées des invitations à des débats, des suggestions de conférences. Et elle se laisse peu à peu gagner par le flou. Au loin, des voix, la ronde des machines, des appels téléphoniques. L'espace de quelques secondes, elle sombre et puis elle se relève d'un bond, pénètre dans le bureau de son mari, embrasse l'espace directorial d'un coup d'œil. Des bibliothèques pleines à craquer de livres, de dossiers, de classeurs, des bacs à courrier, des boîtes d'archives, des monticules de papiers. L'odeur du bois, du papier et du cuir. Une trace de l'eau de toilette qu'elle lui a offerte? Elle rôde, palpe le silence et se laisse tomber sur le fauteuil d'Alain. L'étonnement de

se retrouver nez à nez avec le panneau où il a encadré quelques photographies d'elle. On la voit au Maroc, une fleur à l'oreille, adossée à une porte sur laquelle est peinte l'inscription « écrivain public » en français et en arabe, et puis au bord du lac, en train de relever ses cheveux en chignon ou encore riant aux éclats sous un grand chapeau de paille. Avec son pied, elle fait pivoter le fauteuil. Sur le bureau, des trombones, des crayons, des blocs, des élastiques, des messages téléphoniques en souffrance, un calendrier, une horloge et soudain, parmi tous ces objets fonctionnels, ce qu'elle cherche peut-être inconsciemment : trois marrons. L'émotion la saisit. Alain et ses marrons. Il adore les ramasser, en met partout et surtout dans ses poches. Gabrielle en prend un, l'observe, le frotte sur sa manche pour le faire briller, le roule dans le creux de sa main. Alain... Elle et lui sont si proches au fond.

Elle constate que tout le monde a quitté le bureau. Ce silence, après toute cette agitation. La solitude lui pèse. Vite, quelques retouches et son texte sera tout à fait terminé.

Sur le point de rentrer, elle se ravise. L'oiseau! Elle a failli l'oublier. Elle attrape le livre sur le dernier rayon de la bibliothèque et se met à tourner frénétiquement les pages. Bec trop court ou plumage trop foncé, l'oiseau semble avoir échappé au recensement des ornithologues, ou serait-elle incapable de le reconnaître? Elle s'obstine. Rien n'y fait.

De quoi a-t-elle envie ce soir? se demande-t-elle, sur le chemin du retour. De sortir avec une amie ou de rester à la maison? Nombreux sont les êtres avec qui elle entretient des liens de qualité. Elle fuit les relations superficielles que les circonstances lui imposent, en raison du travail de son mari. Exigeante, elle préfère la rencontre privilégiée, le contact en

profondeur. De belles amitiés se sont ainsi nouées en marge du tourbillon des mondanités.

Devant la porte de la maison, Galipette attend sa maîtresse. La décision de Gabrielle est prise. Elle passera sa soirée chez elle. En traversant la salle à manger, elle trébuche sur les souliers que son mari a abandonnés au milieu de la pièce. Toujours cette manie de laisser traîner ses chaussures! Pas rien qu'une paire. Deux – parfois trois –, qui se morfondent jusqu'au retour du propriétaire. Quand ce ne sont pas les clients, ce sont les comités, les associations qu'il affectionne tant et dont il collectionne les présidences. Ce besoin d'être partout, sur tous les fronts. Un homme tentaculaire.

Elle se revoit au début de leur mariage, le guettant derrière la fenêtre, rallumant fiévreusement le feu sous les casseroles au moindre bruit de l'ascenseur. La plupart du temps, il oubliait de la prévenir de son retard. Le travail, les comités sportifs. Elle s'en plaignait. Alors, il lui jetait un : « Vis ta vie, occupe-toi de tes affaires! » du haut de son agacement. Aussitôt, elle ramassait ses illusions. Il était avare en concessions au couple. Elle, prodigue. Pour elle, seul l'amour importait. Par amour, elle avait fini par épouser ses causes. Vingt ans de mariage, tant de réalisations en commun et, pourtant, il lui semble qu'elle l'attend toujours.

Elle va se pelotonner sur le divan du salon plongé dans l'obscurité, s'enveloppe dans le plaid écossais, se déleste de toutes ses pensées, se vide de tous ses désirs. Le sentiment de descendre au fond d'un puits. Au fur et à mesure qu'elle avance, tout paraît se dilater. C'est comme si la maison refermait ses silences autour d'elle pour mieux lui ouvrir la porte du monde. Et soudain, sans comprendre pourquoi, elle se met à palpiter d'un espoir fou. L'envie la prend d'aller voir les étoiles

depuis la terrasse du deuxième étage. Elle enfle une grosse veste de laine et monte au sommet de la maison.

À peine a-t-elle tourné l'espagnolette que le vent s'engouffre dans la pièce, décoiffant le palmier et les plantes vertes. Le vent... Ce retrousseur du quotidien, ce « braconnier » des mystères. Gabrielle boutonne sa veste, tressaille et se rejette brusquement en arrière. En ce point de la maison, elle ressent chaque fois le vertige. Depuis cette terrasse, haute d'une dizaine de mètres, on aperçoit le lac, l'hiver, par temps clair. Un air glacial laque la nuit où papillotent les étoiles. Au loin tremblotent les lueurs des immeubles. Pour goûter ces instants, Gabrielle s'assied sur les marches et laisse son regard se perdre dans les eaux du ciel. Dire, exprimer la beauté de cette nuit qui creuse en elle tant d'émotions. Saura-t-elle encore? Quatorze ans déjà. Quatorze ans qu'elle a publié son livre. Elle songe à ce pays qui l'avait séduite, isolée, séquestrée, violentée jusqu'à ce qu'elle riposte, jusqu'à ce qu'une mutinerie de mots, de phrases, éclate enfin. L'Arabie... Nostalgie de ces lieux où, dans les convulsions de la lumière, un livre était né. Et puis il y avait eu le retour en Suisse, la publication, le succès. De ses autres manuscrits personne n'a voulu. Une raison supplémentaire pour s'effacer au profit d'Alain. Penser à tout cela lui donne le frisson.